

# humanitas

**Vol. XXXI-XXXII**

IMPrensa DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA  
COIMBRA UNIVERSITY PRESS

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA  
INSTITUTO DE ESTUDOS CLÁSSICOS

---

# HUMANITAS

VOLS. XXXI-XXXII



COIMBRA

MCMLXXIX-MCMLXXX

## LUCIUS ANDREAS RESENDIUS. POURQUOI LUCIUS?

L'humaniste André de Resende avait adopté en latin, comme on sait, le nom de «L. Andreas Resendius». Mais comment faut-il, dans ce nom, interpréter l'initiale L? Carolina Michaëlis de Vasconcelos avait soutenu, il y a longtemps déjà, que cette lettre doit être comprise comme l'abréviation du prénom «Lucius», et non comme celle du titre de «licencié». Il appartenait à Américo da Costa Ramalho d'apporter en faveur de cette thèse, qui n'avait pas jusque-là fait l'unanimité, une preuve décisive. Dans le manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne sous la cote F. G. 6368 figure un poème latin par lequel André de Resende invite son ami Julião de Alba à venir fêter son trente-cinquième anniversaire. Ce poème commence par les vers suivants:

Idus mense Numae, Lucia quo die  
Inter Sicelides prima nitet deas  
Septem retro mihi lustra uolubili  
Defluxisse monent rota.

Primum hac luce caput Lucius extuli...

C'est-à-dire: «Les Ides du mois de Numa, jour où Lucia brille la première parmi les saintes de Sicile, m'avertissent que sept lustres se sont écoulés pour moi en une course rapide. C'est dans cette lumière que j'ai pour la première fois, moi Lucius, dressé la tête...»

Américo da Costa Ramalho démontre (1) d'une façon irréfutable que les «Ides du mois de Numa» désignent les Ides de décembre, qui

---

(1) Voir AMÉRICO DA COSTA RAMALHO, «Lucius Andreas Resendius. Porqué Lucius?» in *Humanitas*, vol. XXI-XXII; article reproduit dans *Estudos sobre o século XVI*, Gulbenkian, Paris, 1980, pp. 203-213. On y trouvera toutes les références à Carolina Michaëlis de Vasconcelos et aux discussions relatives à sa thèse.

tombaient le 13 de ce mois. Or le 13 décembre on célèbre la fête de sainte Lucie, originaire de Syracuse en Sicile, qui a été martyrisée le 13 décembre 304. Le nom de *Lucia* a toujours été rattaché à la racine de *lux*, ce qui fait de sainte Lucie la sainte de la lumière. Ainsi Lucius, vieux prénom romain, a été choisi par André de Resende parce qu'il se confondait avec le masculin de Lucia, sainte de la lumière célébrée le jour de sa naissance.

Pour l'exposé complet de la démonstration nous ne pouvons que renvoyer à l'article d'Américo da Costa Ramalho, où tout est dit. On trouvera également dans cet article le rappel de certains poèmes écrits par des amis d'André de Resende, où cette signification du prénom Lucius est clairement indiquée. Voici d'abord deux distiques de Diogo Estêvão (*Didacus Stephanus*):

Tandem aperit, dirimitque Chaos, sentesque reuellit  
Et reddit *luci*, *Lucius* arte potens  
Qui quantum Phoebus caelestia lumina uincit,  
Tantum Palladios anteit ore uiros.

(«Enfin Lucius ouvre et brise le Chaos, il en arrache les ronces et le rend à la lumière par la puissance de son art. De même que Phébus l'emporte sur les feux du ciel, ainsi dépasse-t-il par son éloquence tous les hommes de Pallas»).

De la même façon *Lúcio* est associé à *resplendor*, à *claríssimo* et à *luz* dans les vers portugais d'André Falcão de Resende:

Da nossa antiga casa e geneol'gia  
*Lúcio* Resende, *resplendor* perfeito...  
*Claríssimo* Doutor entre os Romanos  
Dos que em Parnaso mais estão no cume,  
*Lúcio* Resende, e *luz* dos Lusitanos... (2)

Nous voudrions seulement, dans la présente note, ajouter quelques textes à ceux qui précèdent, et approfondir le rapprochement de *Lucius* avec *Lucia*.

L'un des admirateurs les plus enthousiastes d'André de Resende dans les cercles de l'humanisme portugais était Jerónimo Cardoso

---

(2) Pour les références des vers de Diogo Estêvão et d'André Falcão de Resende on se reportera à l'article d'Américo da Costa Ramalho cité à la note précédente.

(*Hieronymus Cardoso*). Ce dernier a inclus dans ses *Lettres Familiales* (3) une brève correspondance échangée avec Resende. Il y a d'abord une lettre dont la suscription reproduit, d'une façon très significative, le nom complet du destinataire, avec le prénom *Lucius* écrit en toutes lettres: «Hieronymus Cardoso Lucio Andreae Resendio s. p. d.» (4). En voici les premières lignes:

Olim memini, Andrea doctissime, cum Eburae ageres nec te adhuc de facie nouissem, honorifico laudis tuae praeconio inflammatum, siluulam quamdam in nominis tui laudem a me utcumque elucubratam missitasse.

(«Jadis, très docte André, alors que tu résidais à Evora et que je ne te connaissais pas encore personnellement, je me souviens qu'enflammé par la façon flatteuse dont on proclamait ta gloire, je t'ai envoyé à plusieurs reprises une petite silve, sortie vaille que vaille du travail de mes nuits, où je célébrais ton nom»).

La suite de la lettre ne sert pas à notre propos. Cardoso y affirme que s'il a envoyé cette petite silve à Resende, dont il avait admiré l'*oratio pro rostris*, ce n'est pas pour faire étalage de sa science, mais pour être corrigé par le maître, dont il se proclame l'humble et enthousiaste admirateur. Avant de nous reporter au texte de cette silve, que Cardoso a publié, il vaut la peine que nous prenions connaissance de la réponse de Resende. Le grand humaniste s'y excuse en quelques lignes de n'avoir pas donné suite à la démarche de Cardoso. Il était trop occupé. Et il ajoute:

Censuram carminum proborum uirorum et doctorum non libens facio (5).

(«La censure des vers des hommes honnêtes et savants est quelque chose que je ne fais pas volontiers»).

---

(3) *Hieronymi Cardosi Lusitani Epistolarum Familiarium Libellus*, Olysiopone Apud Ioannem Barrerium Typographum Regium 1556. L'échange de lettres avec André de Resende est au début du recueil: lettres n.º 5 (Cardoso à Resende), n.º 6 (Resende à Cardoso) et n.º 7 (Cardoso à Resende).

(4) Dans nos transcriptions nous adoptons la graphie aujourd'hui générale chez les latinistes, en développant les abréviations et en corrigeant éventuellement l'original. Dans la suscription de la présente lettre on lit «*lutio* Andreae Resendio».

(5) Lettre n.º 6 du recueil cité à la n. 3.

Malgré cette excuse un peu cavalière, Cardoso écrit une nouvelle lettre à Resende :

Quas (c'est-à-dire: litteras) quidem tanti feci, ut ad felicitatis meae cumulum nihil posthac posse amplius accedere merito existimem, cum ab eo pro-  
fectae essent cuius *plaeclara* eruditio quasi *lumen* aliquot exstinctis iam paene  
litteris *elucet* (6).

(«J'ai attaché tant de prix à cette lettre que j'ai bien raison de penser qu'après cela mon bonheur est comblé et que rien ne peut y être ajouté, puisqu'elle émane d'un homme dont la très claire érudition brille comme une lumière sur les lettres aujourd'hui presque éteintes»). L'image de la lumière qui brille dans les ténèbres semble bien être ici une allusion au prénom de Lucius.

Mais le moment est maintenant venu pour nous d'étudier la «petite silve» (*siluula*) que Cardoso avait envoyée à Resende, celle à laquelle il fait allusion dans sa première lettre. Cette silve n'est pas le seul poème que Cardoso ait dédié au grand humaniste: le recueil des Elégies comprend une pièce intitulée «Ad Andream Resendium poetam» (7) sans référence au prénom de Lucius. La *siluula* mentionnée dans la correspondance est la silve qui, dans le recueil de 1564 (8), porte le numéro deux et s'intitule «Ad Lucium Andream». Il s'agit d'un morceau surchargé d'allusions mythologiques où Cardoso a voulu étaler son érudition de latiniste. L'auteur y exprime l'admiration sans bornes qu'il éprouve pour André de Resende, pardon, pour *Lucius* André de Resende. En voici les premiers vers :

Strymonis in gelidi ripis ceu fronte superbit  
Erecta sonipes, quem Bistonis ora feraci  
Pauit agro, positis Martem cum portat ab armis,  
Sic absumpta situ Geticisque infecta uenenis  
Haec caput attollat longumque superbiat (9) aetas,

(6) Lettre n.º 7 du même recueil.

(7) *Hieronymi Cardosi Lamacensis Elegiarum Liber II* (sic)... Ulisipone Apud Ioanem Barrerium Typographum Regium MDLXIII. Le poème adressé à Resende est le 10e du livre II.

(8) *Hieronymi Cardosi Lamacensis Syluarum liber unus...* Ulissipone Apud Ioannem Barrerium MDLXIII.

(9) Le texte porte *superbia*, erreur évidente que nous avons corrigée.

Quae te tam fausto et *claro* sub sidere natum  
 Sustulit, Andrea, nostrae decus addite genti,  
 Cuius in astra uolat *clarum* per saecula *nomen*  
 Curribus euectum famae...

Ce qui peut se traduire en français: «De même que sur les rives du Strymon glacé le coursier que la Bistonie redoutait pour ses fertiles campagnes dresse son front orgueilleux en emportant Mars une fois déposées les armes, qu'ainsi notre âge décrépité et infecté des poisons des Gètes (10) dresse la tête et s'enorgueillisse longtemps pour t'avoir reçu, toi qui es né sous une étoile si favorable et si brillante, André, gloire de notre nation, dont le clair nom s'envole vers les astres pour des siècles, emporté par le char de la renommée».

Et un peu plus loin, vers le milieu du poème, on voit réapparaître les mêmes images de lumière. Le poète s'adresse au Portugal:

At tibi quae pronos Hyperionis excipis axes  
 Stridoremque rotae exaudis de more cadentis,  
 Laetandum est, tellus, tanto cum diues alumno  
 Spernere quos effert insigni laude uetustas  
 Iure queas; *nitet* en *claro* tibi maximus astro  
*Lucius* Andreas, Latiae spes unica linguae.

(«Mais toi qui reçois l'axe d'Hypérion sur son déclin et qui entends le grincement de la roue tombant de sa région céleste habituelle (11), il faut te réjouir, ô mon pays, de pouvoir, riche d'un tel nourrisson, mépriser à bon droit ceux que l'Antiquité célèbre comme particulièrement glorieux; voici que le grand Lucius Andreas brille de son astre lumineux, lui qui est l'unique espoir de la langue latine»).

Certes l'image de la lumière est très fréquente sous la plume des humanistes. Mais dans le contexte où elle apparaît ici, avec la mention concomitante du nom de Lucius, il semble impossible qu'elle ne constitue pas une allusion à la signification de ce nom.

Mais allons plus loin. Cette façon de jouer sur le nom de Lucius nous invite à réfléchir à un thème très important pour l'intelligence des anciens textes: celui de la signification des noms propres. On

---

(10) Rappelons que la Bistonie est la Thrace, que le Strymon est un fleuve de Thrace, et que les Gètes, peuple établi sur le Danube, représentent ici la barbarie.

(11) Cette périphrase désigne le Portugal, situé à l'ouest, là où le soleil (Hypérion) se couche.

oppose le nom propre au nom commun en disant que le premier *désigne* alors que le second *signifie*. Mais cela n'est vrai qu'en gros : le nom propre lui aussi signifie, et les hommes d'autrefois étaient particulièrement sensibles à cet aspect des choses. Une foule de noms de personnes, tant réels qu'imaginaires, se voyaient conférer une certaine forme de signification, et la lecture intelligente de certains textes exige le décryptage préalable de ces «sens». Nous renvoyons ici à l'étude que nous avons nous-même faite de la célèbre *redondilha* de Camões qui a pour refrain trois vers apparemment mystérieux :

Com vossos olhos *Gonçalves*,  
 Senhora, cativo tendes  
 Este meu coração *Mendes* (12).

Il y aurait même, dans cette optique, une curieuse étude à faire sur la façon dont les humanistes de la Renaissance choisissaient les noms qu'ils se donnaient en latin. Ils se contentaient bien souvent de transposer la forme que leurs noms avaient en «langue vulgaire» : Cardoso devient ainsi *Cardosus*, tout simplement. Mais dans d'autres cas on «traduit», et c'est ainsi qu'António Salgueiro prend la forme d'*Antonius Salicetus* : un *salicetum* est une «saulaie», un lieu planté de saules (en latin de *salices*). Et en portugais «saule» se dit *salgueiro*. Mais le fin du fin consistait à trouver un nom qui fonctionnât effectivement comme anthroponyme en latin. Un tel nom faisait de celui qui le portait un authentique contemporain des Anciens. Ainsi, par exemple, le médecin Luís Pires devenant Ludouicus *Pyrrhus* faisait subir à son patronyme si banal une sorte de métamorphose qui le transfigurait.

En faisant précéder son nom de baptême du prénom Lucius, André de Resende a eu recours à un procédé analogue. *Lucius* est à la fois le masculin de Lucia, nom de la sainte dont on célébrait la fête le jour de sa naissance, et un véritable prénom latin. Lucius, comme Marcus, Publius ou Quintus, cela sonne étonnamment romain. Suivi d'*Andreas* et de *Resendius*, cela fait les trois éléments d'un nom complet, comme *Lucius Aemilius Paullus*, ou même, si l'on veut, comme

---

(12) Voir Paul TEYSSIER, «Essai d'explication du «vilancete» de Camões : «Com vossos olhos Gonçalves...», in *Les cultures ibériques en devenir*, essais publiés en hommage à la mémoire de Marcel Bataillon (1895-1977) par la Fondation Singer-Polignac, Paris 1979, pp. 707-718.

*Marcus Tullius Cicero* ou *Publius Virgilius Maro*. Avec un nom pareil on revêt moralement une toge. Mais en même temps *Lucius* est porteur de significations plus précises. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir certains vieux dictionnaires de la langue latine, par exemple le dictionnaire latin-espagnol de Nebrija, un ouvrage que tous les latinistes portugais contemporains de Resende connaissaient bien. On y lit: «*Lucii*: praenomen romanum, a *luce*, quoniam luce prima nati sunt» (13): «*Lucii*: prénom romain, de *lux*, «lumière», parce que les *Lucius* sont nés à la pointe du jour (*luce prima*)». Ainsi le prénom païen *Lucius* était déjà rattaché à la racine de *lux*, «lumière».

Mais *Lucius* doit être également entendu, nous l'avons vu, comme le masculin de *Lucia*. D'un côté l'Antiquité païenne, de l'autre le christianisme des origines: quelle merveilleuse harmonie pour un humaniste chrétien! De ce côté aussi nous retrouvons la lumière, invinciblement suggérée par le rapprochement de *Lucia* avec *lux*. Dans la tradition populaire, sainte Lucie, — que l'on appelle aussi en France sainte Luce —, est la protectrice de la vue. Elle est invoquée contre les maladies des yeux et contre la cécité. On la représente souvent tenant un plateau sur lequel reposent deux yeux. Dans la légende relative au martyr de la sainte, l'épisode qui a le plus frappé l'imagination populaire est celui où elle s'arrache les yeux et les envoie sur un plateau au préfet Pascasius, qui s'était épris d'elle à cause, précisément, de la beauté de ses yeux (14). Dans l'évocation de la beauté féminine les «yeux de sainte Lucie» vont de pair avec les «cheveux de sainte Madeleine». Ainsi dans Gil Vicente:

Diz que os olhos com que via  
eram de Santa Luzia,  
cabelos da Madanela (15).

Mais il y a plus. Le hasard, ou la Providence, en faisant mourir sainte Lucie le 13 décembre, a ménagé une rencontre imprévue: celle

(13) Nous citons d'après l'édition posthume d'Anvers, 1553: *Dictionarium latino-hispanicum et vice uersa hispanicolatinum*, Aelio Antonio Nebrissensi interprete... Antuerpiae in aedib. Ioannis Steelsii MDLIII.

(14) Nous suivons ici l'article *Lucia* de l'*Enciclopedia Cattolica*, Città del Vaticano.

(15) Nous citons d'après l'éd. Révah, qui suit le texte de la «feuille volante» de Madrid: *Recherches sur les oeuvres de Gil Vicente*, tome II, Edition critique de l'«Auto de Inês Pereira», par I. S. Révah, Lisbonne 1955, v. 505-507.

de la fête de la sainte avec le solstice d'hiver. Aujourd'hui, comme on sait, ce solstice est le 21 décembre. Mais au début du xv<sup>e</sup> siècle il était le 11 du même mois, ce qui fait que la Sainte-Lucie, qui tombait le 13, coïncidait avec le moment de l'année où les jours commencent à rallonger, et où après la période de la nuit et des ténèbres le cycle des saisons s'infléchit vers le jour et la lumière. Et ici il nous faut rappeler un fait historique important. Le calendrier julien, toujours en usage au début du xv<sup>e</sup> siècle, avait légèrement surévalué la longueur de l'année officielle par rapport à l'«année tropique» définie par le mouvement apparent du soleil. Entre l'époque de Jules César et le xv<sup>e</sup> siècle, le calendrier avait pris dix jours d'avance sur le soleil, et c'est la raison pour laquelle le solstice, au lieu de tomber le 21 décembre, tombait le 11 du même mois. Le pape Grégoire XIII, par la bulle *Inter grauiissimas* (24 février 1582) décida que l'on repartirait du bon pied en annulant dix jours de l'année 1582: le lendemain du jeudi 4 octobre fut le vendredi 15 octobre. Il décida en même temps que désormais les années séculaires ne seraient plus bissextiles, sauf quand leur millésime serait divisible par 400. Cette réforme a été immédiatement appliquée en Espagne et au Portugal, et elle a été par la suite généralisée à des dates diverses selon les pays. Telle est l'origine de l'«année grégorienne» (16).

Ainsi pendant la plus grande partie du xv<sup>e</sup> siècle, le 13 décembre, jour de Sainte-Lucie, suivait de très près le solstice d'hiver, qui tombait le 11. Ce retour vers la lumière s'accordait merveilleusement avec le nom de sainte Lucie et avec toute la tradition populaire que nous avons rappelée tout à l'heure. D'innombrables proverbes et dictons mentionnent, dans les pays chrétiens, le fait qu'à la Sainte-Lucie les jours commencent à rallonger. Dans le domaine gallo-roman ces proverbes sont souvent construits autour de la rime de «Sainte-Luce» avec «saut de puce», — le saut de puce que fait alors la longueur de la journée. On a par exemple en Limousin :

Per Senta-Luça  
D'un saut de puça,  
Mas per Nadal  
D'un saut de jal

---

(16) Tous ces faits sont bien connus. On les trouvera résumés dans le *Dicionário de História de Portugal* dirigido por Joel Serrão, 4 vol., Lisbonne 1971, s.v. *calendário*.

(«pour Sainte-Luce / d'un saut de puce, / mais pour Noël / d'un saut de coq»). En Espagne on disait «Santa Lucía, mengua la noche y crece el día». Gonzalo Correas cite ce proverbe en 1627 dans son *Vocabulario de Refranes y Frases proverbiales*, en ajoutant: «cuando era diez días despues», ce qui montre que le souvenir de l'établissement de l'année grégorienne était encore frais (17). On continue encore aujourd'hui à citer ces dictons, alors que l'adoption de l'année grégorienne les a rendus caducs. Le Portugal a eu un proverbe semblable à celui que connaissait l'Espagne:

Em dia de Santa Luzia  
míngua a noite e cresce o dia.

Mais il a été par la suite corrigé en fonction de l'année grégorienne, et est devenu, assez bizarrement:

Em dia de Santa Luzia  
cresce a noite e míngua o dia (18).

Mais revenons à *Lucius Andreas Resendius*. En choisissant un prénom qui était à la fois païen et chrétien, notre humaniste ne quittait pas, si l'on peut dire, le champ sémantique de la lumière: des deux côtés règne l'analogie de *lux*; des deux côtés s'affirme la glorification de la lumière. Et cette unanimité ne doit pas nous étonner. La valorisation de la lumière est sans doute une constante de la sensibilité humaine, inscrite dans l'organisation sémantique des langues. L'opposition «privative» de la *lumière* et des *ténèbres* domine un secteur immense du lexique. Mais ce trait vraiment universel du langage humain a été particulièrement en honneur à la Renaissance. Tout convergeait vers cette glorification. Il y avait d'abord la tradition chrétienne, avec le *fiat lux* de la Genèse, avec le début de l'Évangile de Jean où il est parlé de la «véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde», avec la nuit de Noël où brille la lumière de la Rédemption, etc. Mais il y avait aussi la tradition gréco-latine, mère de la

---

(17) Nous citons d'après l'édition de Louis Combet, Bordeaux 1967, mais en modernisant les graphies.

(18) Voir PEDRO CHAVES, *Rifoneiro Português*, Porto 1945, p. 45. Je remercie M. Américo da Costa Ramalho de m'avoir signalé cette référence.

Renaissance humaniste, pour qui la lumière apportée par la résurrection des bonnes lettres va dissiper les ténèbres de la barbarie.

Pour prendre conscience de l'exceptionnelle importance de ce thème à l'époque qui nous intéresse on peut étudier la façon dont deux écrivains très différents l'un de l'autre, Gil Vicente et João de Barros, ont traité, dans des oeuvres d'imagination et de fantaisie, le mythe des origines :

C'est par João de Barros qu'il nous faut commencer. En 1522 le futur historien des Indes publie la *Crónica do Imperador Clarimundo*. Utilisant les libertés permises dans un roman de chevalerie, son imagination juvénile invente, pour expliquer les origines de la monarchie portugaise, des personnages aux noms bien révélateurs. Le héros d'où allait sortir la race des rois du Portugal s'appelle, d'une façon fort significative, *Clarimundo*. Sa naissance est entourée de signes prophétiques, puisqu'il vient au monde à la fin d'une nuit ténébreuse, au moment précis où le jour se lève: «E cessando estas cousas de tanto terramoto, começou a luz d'alva mui graciosa e rosada a esclarecer as terras. E antes que de todo demostrasse o dia, amostrou Deus a el-rei e a seus vassalos este bem aventurado príncipe» (19). Et voilà justement pourquoi il sera appelé *Clarimundo*. Mais ce n'est pas tout. *Clarimundo* épousera plus tard la princesse *Clarinda*, fille de l'empereur de Constantinople. De cette union naîtra D. Sancho, qui à son tour épousera *Lucinda*, fille de D. Afonso... *Clarimundo*, *Clarinda*, *Lucinda*, tous ces noms disent la clarté et la lumière.

C'est quelques années plus tard que Gil Vicente imaginera à son tour un mythe des origines. Dans l'*Auto da Lusitânia*, joué en 1532 à l'occasion de la naissance du prince D. Manuel, le vieux poète, alors à la fin de sa carrière, invente une histoire fabuleuse pour expliquer l'origine du Portugal. Nous sommes maintenant dans un passé beaucoup plus lointain qu'avec João de Barros. Une nymphe de la plus grande beauté, appelée *Lisibea*, vivait alors au pied de la montagne de Sintra, et le Soleil tomba amoureux d'elle: «E como per vezes o *Sol* passasse polo opósito da *lustrante* *Lisibea* e a visse nua sem nenhũa cubertura, tão perfeita em suas corporais proporções como fermosa

---

(19) Nous citons d'après JOÃO DE BARROS, *Crónica do Imperador Clarimundo*, com prefácio e notas do prof. Marques Braga, 3 vol., Clássicos Sá da Costa, Lisbonne 1953, vol. I, p. 69-70.

em todos los lugares de sua gentileza, houve dela ãa filha tão ornada de sua *luz* que lhe poseram nome *Lusitânia*, que foi diesa e senhora desta *provincia*» (20). Et c'est ainsi que, partant d'un facile jeu de mots entre *luz* et *Lusitânia*, Gil Vicente fera du Soleil l'ancêtre éponyme du Portugal.

Décidément, en adoptant en latin le prénom de Lucius, André de Resende était en accord profond avec toute la sensibilité de son temps. Tout un faisceau d'analogies et d'oppositions significatives convergent dans ce nom qui, non content de réconcilier l'Antiquité païenne avec la tradition chrétienne, exalte et glorifie comme une valeur suprême la clarté et la lumière.

PAUL TEYSSIER

*Université de Paris-Sorbonne*

---

(20) *Auto da Lusitânia*, in *Copilaçam de todas as obras de Gil Vicente*, Lisbonne 1562, fol. 241v. Nous modernisons la graphie, sans toutefois modifier les traits de la langue du temps.